

# Perspectives Ecologiques

"Société de la connaissance", vraiment ?

Avril 2017

Un élément de langage récurrent du discours progressiste dominant est celui de "*société de la connaissance*". Il est volontiers conjugué à celui de "*progrès de la connaissance*", ou celui de "*progrès de la science*".

Nous laissons de côté ici les positions critiques concernant l'utilité sociale de la connaissance ("*la grande confrérie de l'érudition inutile*", disait Michel Foucault), ou concernant la transmission intergénérationnelle de la connaissance (par exemple, l'école désignée comme "*asile de l'ignorance*" par Bérénice Levet<sup>1</sup>), pour examiner un autre aspect, beaucoup plus proche de la dynamique même de la production de connaissance.

Les chantres du "progrès de la connaissance scientifique", par exemple Jean de Kervasdoué<sup>2</sup>, admettent volontiers que les avancées technoscientifiques permises par ce progrès entraînent des conséquences et des impacts imprévisibles, et qu'il serait vain d'essayer de prévoir à l'avance. Il semble important d'explorer le constat que cette admission équivaut à un *aveu d'ignorance*. On prend alors conscience du fait que les réalisations de la technoscience, si elles découlent effectivement de processus de génération de connaissance, concourent par ailleurs à *générer de l'ignorance*.

Par exemple, une production considérable de connaissances scientifiques sous-tend l'industrie chimique, ou celle des nanotechnologies, mais dans un second temps, un monde saturé de perturbateurs endocriniens et de nanoparticules est un monde nouveau et inconnu quant aux effets pathogènes avérés ou seulement supposés de ces agents chimiques inédits. Cette simple constatation constitue à elle seule un défi gigantesque à la notion de "progrès de la science", ou de "progrès de la connaissance".

Qui serait en mesure de dire si les progrès de la connaissance l'emportent sur les progrès de l'ignorance telle qu'on vient ici de la mettre en lumière? On peut estimer que cette question est indécidable, mais il faut envisager que le potentiel de génération d'ignorance est considérable, car les impacts du moindre objet technologique que nous introduisons dans l'environnement peuvent présenter un caractère invasif tel qu'ils peuvent modifier de façon considérable ce même environnement, invalider nombre de

---

<sup>1</sup> Bérénice Levet: *Crépuscule des idoles progressistes*, éd. Stock Février 2017, p84

<sup>2</sup> Jean de Kervasdoué: *Ils ont perdu la raison*, éd. Robert Laffont 2014

connaissances que nous tenons pour acquises, et ouvrir un large champ de perspectives inconnues - pensons par exemple à l'ingénierie génétique.

Dans cette optique, le maintien du credo progressiste, illustré par exemple par la célébration de notre supposée "*société de la connaissance*", apparaît comme reposant notamment sur un choix d'ignorer, une *volonté d'ignorer*. La pensée progressiste est ainsi caractérisée par un clivage intellectuel marqué puisque celui-ci articule soit de connaissance – comme moteur du progrès des sciences et des techniques, et volonté d'ignorer, l'une et l'autre se donnant des objets distincts. Comment rendre compte de cette disposition psychologique étonnante?

Dans la dialectique suggérée ici entre progrès de la connaissance et progrès de l'ignorance, la question de savoir si l'un ou l'autre finira par l'emporter relève de ce qu'on pourrait appeler une méta-connaissance dont les contours semblent difficiles à esquisser. Ce qui par contre a une portée et un sens immédiats est le fait que cette dialectique elle-même invalide le présupposé d'une avancée continue et irrésistible du savoir scientifique. Pour parvenir à maîtriser l'électricité et à en développer de multiples applications, l'humanité a dû développer une somme de connaissances concernant les lois de l'électromagnétisme, les propriétés des conducteurs etc. Ce faisant, elle a également créé une situation inédite où se pose la question de l'effet des champs électromagnétiques sur la santé humaine. On a donc généré de l'ignorance au sens où une question qui ne se posait pas avant la maîtrise et les applications de l'électricité se pose désormais de façon prégnante. De sans objet, cette ignorance est devenue pour ainsi dire pertinente, la question des effets sur la santé devenant un objet de connaissance pour l'instant largement insaisissable, alors qu'il ne l'était pas précédemment. On est donc devenu à la fois plus savant *et* plus ignorant. On est plus savant relativement au monde tel qu'il était précédemment, mais on est aussi plus ignorant du monde tel qu'il est devenu après qu'on y a introduit la multitude de dispositifs techniques que la connaissance initiale a permis de développer.

Nos sociétés de la connaissance permettent ainsi de faire coexister une compréhension phénoménale des mécanismes qui régissent le monde avec la certitude d'une vertigineuse absence de contrôle sur notre destinée en tant qu'espèce.

Quand Descartes annonçait le programme par lequel les modernes se rendraient "*comme maîtres et possesseurs de la nature*"<sup>3</sup>, peut-être n'a-t-on pas assez prêté attention, dans la mise en œuvre de ce programme, au fait que le mot le plus important de l'énoncé puisse éventuellement être: "*comme*". Si on considère que le même Descartes définit comme objectif principal de ce programme "*la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie*", on conçoit que la tournure prise récemment par la modernité progressiste, notamment dans le domaine des pathologies environnementales, a de quoi laisser songeur.

---

<sup>3</sup> Descartes - *Discours de la méthode*